



CLASSIQUES
GARNIER

FOURCAUT (Laurent), « Avant-propos », in FOURCAUT (Laurent) (dir.), *La Revue des lettres modernes. "Les Vraies richesses" Giono dans la mêlée*, p. 5-11

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-08270-5.p.0011](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-08270-5.p.0011)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2010. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

JEAN GIONO a achevé la rédaction de *Que ma joie demeure* — objet de la précédente livraison de cette Série — en janvier 1935, et le roman a paru chez Grasset au mois d’avril suivant. En juillet 1934, pendant qu’il travaillait à ce livre, il a écrit l’admirable texte intitulé « Je ne peux pas oublier » pour le numéro spécial “1914–1918” de la revue *Europe*. C’est son premier texte pacifiste ; il en fera le premier volet de *Refus d’obéissance*, publié en 1937. En juillet 1935, à Lalley, en Trièves, où il passe ses vacances en famille, il commence à rédiger ce qui va devenir *Les Vraies richesses*. Au début de septembre, il prend la tête d’un groupe d’une cinquantaine de personnes qui quitte Manosque pour une randonnée dans la montagne de Lure : « *Des ajistes, des étudiants, des enseignants, souvent lecteurs passionnés de Giono et en particulier de Que ma joie demeure.* »¹. La caravane s’arrête au hameau du Contadour, où elle s’installe. C’est le premier des neuf « Contadour », qui se tiendront jusqu’en 1939. Le Contadour devient un foyer d’anti-fascisme, de pacifisme et d’adhésion aux “vraies richesses”. Giono reprend ensuite *Les Vraies richesses*, dont la rédaction du dernier chapitre est achevée le 21 décembre 1935. Du 7 au 13 janvier 1936, il écrit la très belle Préface. Le livre, dédié « À ceux du Contadour » (VR, 145), paraît en juin 1936 chez Grasset, et rencontre un vif succès.

C'est le premier des essais d'un Giono qui entre dans la mêlée, s'engageant de toutes ses forces, et pas seulement en poète, contre la guerre et l'état capitaliste dont elle est selon lui le sinistre produit. Cet essai, comme les suivants, n'a guère retenu jusqu'ici l'attention de la critique, laquelle semble éprouver un certain malaise vis-à-vis de livres où l'exceptionnel romancier ne serait pas vraiment lui-même. Le regard qu'on peut porter aujourd'hui sur lui montre que si. Cette livraison entend justement établir que *Les Vraies richesses* est un texte clé dans l'œuvre incomparable de Giono.

Michel Gramain présente une revue de «La Réception de l'œuvre» en 1936 et 1937, c'est-à-dire des deux premières éditions de *Les Vraies richesses*. Il observe que, parce qu'il s'agit d'un essai mais aussi en raison du contexte historique particulier, les comptes rendus sont sensiblement moins nombreux que pour les romans de Giono qui ont précédé. Ces recensions, Michel Gramain montre qu'elles sont à peu près toutes en décalage avec la réalité de l'œuvre. On assigne Giono à la littérature régionaliste, ou on loue le bel album d'images (à cause des nombreuses photos de Walter Gerüll-Kardas illustrant la première édition). Plus fâcheux : tel juge le propos réactionnaire et redoute le parti qui pourrait en être tiré dans l'Allemagne nazie ; tel autre croit pouvoir l'inscrire dans «une filiation idéologique germanique». Ce qui fait dire à Michel Gramain que *Les Vraies richesses* marque un tournant dans la réception de l'œuvre de Giono : des articles parlent désormais d'une «*influence entre le monde germanique et les thèses défendues par Jean Giono*». D'autres insistent sur la pauvreté de la pensée de l'auteur, ou bien la caricaturent. Les catholiques s'inquiètent de l'influence de *Les Vraies richesses* sur la jeunesse, que ce livre détournerait du message évangélique. D'autres encore présentent Giono non sans mépris comme un doux rêveur. Seuls les pacifistes l'encensent. Et, pour la première fois, sous la plume d'André Billy, dans *L'Œuvre*, «*un journal de gauche tourne en dérision un texte de Giono. Cela inaugure une longue série de textes, où la pensée de*

Giono sera caricaturée, où ses idées, ses arguments, ses exemples, seront présentés comme ineptes». La presse communiste, quant à elle, s'alarme de voir Giono détourner les jeunes des vrais problèmes de société et de la lutte des classes. Il lui apparaîtra bientôt comme un ennemi de la classe ouvrière. Et Michel Gramain conclut à un surprenant hiatus entre cet accueil très réservé de la presse, tous bords confondus, et celui, enthousiaste, du public, en particulier de la jeunesse, pour qui *Les Vraies richesses* est un « livre-culte » avant la lettre.

Sophie Milcent-Lawson donne pour sa part à lire une réflexion intitulée « Vision politique et vision poétique. Grammaire du discours argumentatif dans *Les Vraies richesses* ». Les tensions qui animent les romans de Giono font défaut à l'essai, estime-t-elle, exposant son propos, qui entend pourtant être discours de vérité capable de prendre en compte la complexité du réel, à une fâcheuse univocité. Elle se propose donc « *d'examiner ce qui, dans les techniques d'argumentation mises en œuvre, fait naître des réserves* » et « *de montrer en quoi la riche imagination gionienne se refuse à se soumettre aux contraintes et aux exigences d'une démarche argumentative rigoureuse et parvient donc difficilement à peindre de manière convaincante le monde de la réalité* ». L'examen de la structure énonciative fait apparaître que l'enjeu argumentatif du texte est d'inciter le lecteur ami à l'action, et d'exhorter les autres, les citoyens, à changer de vie : il s'agit « *d'insuffler un élan, de susciter un espoir* ». Cela passe par un fort engagement énonciatif de l'auteur, dont le discours mime une parole aussi proche que possible de ses destinataires et multiplie les procédés d'amplification pour « *forcer l'impression de conviction* ». Giono « *répugne à argumenter* » et, quand il le fait, il mêle fiction et réalité. Ce qui compte pour lui, « *c'est la vérité de l'idée, pas l'exactitude des faits invoqués* ». Il entreprend de débusquer les fausses valeurs en dénonçant le détournement de sens dont certains mots, comme *patrie*, ont fait l'objet. Les nombreuses oppositions antithétiques « *proposent de la réalité une radicalisation à caractère polémique* » et conduisent

au manichéisme. Ainsi la faiblesse de l'essai tient, selon Sophie Milcent-Lawson, à ce que Giono confondrait « *la rhétorique argumentative* » avec « *l'usage poétique de ces mêmes figures* ». L'antithèse, qui disqualifie un des deux termes, détruit les tensions qui font vivre l'œuvre romanesque, de sorte que les textes à message de Giono « *orientent la lecture dans une direction unique et souffrent de ce didactisme* ». Heureusement, le romancier refait surface dans le recours à une « *poétique de l'analogie* » qui sauve *Les Vraies richesses*. « *L'analogie se met alors au service de l'argumentation, tout en faisant passer au premier plan la fonction esthétique.* » C'est en somme quand il *dit le monde* que Giono est le plus convaincant. L'épisode de la forêt en marche réactive avec bonheur « *un mythe apocalyptique* » que les fictions antérieures avaient élaboré et fait finalement basculer le texte sur un autre plan. Au total, conclut l'auteure, la « *vision du monde de Giono est avant tout une esthétique, même si elle est portée par une éthique. C'est pourquoi les œuvres romanesques sont paradoxalement de meilleurs avocats des idées de l'auteur que ces concessions faites au discours social, si louable soit l'intention qui les a fait naître* ».

« De la guerre à la terre. Les idées politiques de Giono au temps des “*Vraies richesses*” (1929–1939) » : tel est le titre de l'étude de Mireille Sacotte. Après avoir dressé la liste des textes engagés et pacifistes de l'écrivain au cours de cette période, elle s'attache à « *comprendre comment le pacifisme de Giono va le mener de la critique d'un système établi à l'invitation à sa destruction puis à l'élaboration d'un système tout à fait autre* ». Elle se livre d'abord à une synthèse de ses idées politiques, dont le point de départ est le refus total de toutes les guerres, inutiles et contre-nature. Ses nombreuses lectures de la théorie marxiste le conduisent à une critique du système capitaliste, qui spolie la paysannerie des richesses qu'elle produit. Pour Giono, la guerre est clairement un moyen pour le capitalisme de relancer ses profits, et rien d'autre. Les premières solutions qu'il envisage sont d'une part une moderne jacquerie débouchant sur la destruction

de Paris, pour restaurer le règne de la nature ; d'autre part, à l'opposé, la libération individuelle par la fuite loin de la ville. Du reste Giono, explique Mireille Sacotte, se sépare des communistes par refus d'aliéner sa liberté et par méfiance vis-à-vis du militarisme soviétique. Il leur aura cependant emprunté la notion de système, mais un système où la paysannerie, capable de tout paralyser en affamant les villes, tiendrait le rôle central de la classe ouvrière. Dans un deuxième temps, l'auteure étudie minutieusement le lexique gionien. L'écrivain, montre-t-elle, sape certains mots-valeurs en leur déniaut toute validité : *patrie*, et ceux qui lui sont liés, *guerre*, *sacrifice*, *héros*, etc. Il refuse l'esprit forcément partisan des *partis*, rejette l'*état*, bourgeois et capitaliste, nécessairement totalitaire, au service duquel sont les *gouvernements*. Lieu honni de l'anti-nature, la *ville* doit être détruite. Inversement, il exalte les mots de vie, à commencer par *paysan*, nom de celui dont la vie est accordée à celle du monde, mais aussi catégorie générale englobant celles des *bergers*, des *artisans* et encore des *artistes*, qui confèrent l'expression à la collectivité. *Élites intellectuelles* et *classe ouvrière* ont vocation à rejoindre la paysannerie dans la lutte contre la guerre. L'autre mot clé de la philosophie de Giono est *joie*, « *sentiment qui naît en l'individu lorsqu'il s'intègre harmonieusement à l'ordre du monde* », c'est-à-dire à la *nature*, qu'il éprouve euphoriquement le *mélange* avec le Tout ; elle s'exprime dans la *fête* villageoise. Giono s'attache enfin à réhabiliter d'autres mots en leur rendant un contenu conforme à sa mystique du mélange : *science*, *intelligence*, *civilisation*, et à inverser la valeur habituelle des couples d'opposés : *corps* et *esprit*, *richesse* et *pauvreté*. Et Mireille Sacotte de conclure, à propos de ces textes des années Trente, à un « *mélange paradoxal de lucidité et d'aveuglement, d'archaïsme et de modernité* ».

Notre propre travail s'intitule « *Les Vraies richesses* comme apax : de l'ogre capitaliste aux noces avec la terre ». Il s'attache à montrer en quoi le capitalisme, tel que dénoncé dans cet essai, décuple le mal dont selon Giono souffrent les sociétés modernes,

à savoir la coupure entre le désir humain et le monde maternel auquel les hommes aspirent à se mélanger, ainsi qu'à décrire les solutions préconisées par l'auteur. Tout part d'un paradoxe : parce que c'est un livre de combat, *Les Vraies richesses* refoule la tentation de l'avarice et de la désertion qui est au fondement de l'œuvre tout entière. Mais celle-ci fait retour, imputée cette fois à la société de l'argent, qui détruit la joie (ce n'est donc plus la « lèpre », maladie du désir qui a causé l'échec de *Que ma joie demeure*). En avares, les profiteurs assouvissent leur désir (de perte) par victimes interposées de la machine capitaliste, guerre comprise. Giono pense donc la question politique en fonction de la dialectique perte/avarice qui nourrit tous ses livres. Après un rappel des principaux éléments de notre « grammaire de l'imaginaire gionien », l'étude entre dans le détail de l'anti-nature que constitue pour Giono la société de l'argent. L'écrivain a déplacé sur le « monstre » capitaliste le motif central de la bouche dévoratrice à quoi se ramènent d'ordinaire, pour ce déserteur qu'est l'homme, le monde et ses naturelles « batailles », ce qui rend du coup possible, exceptionnellement, le mélange désiré avec ce monde et la joie que lui seul procure. Reste cependant à combattre la misère, plus encore morale que matérielle, engendrée par cette société qui coupe ouvriers et citadins de leurs racines et qu'il faut donc détruire. Sa tare fondamentale, Giono la décèle dans l'argent : dans la jouissance avaricieuse qu'il procure à ses maîtres, et en tant que, à l'échelle sociale, il se substitue maladivement au contact direct avec la matière vivante. Ce passage du sensible à l'abstraction, de la réalité à sa représentation, condamne ceux qui le subissent à une irrémédiable solitude, aggravée par les leurres de la fausse intelligence et de la fausse science. Le transfert de la menace de dévoration sur la société capitaliste a cet effet remarquable d'inverser l'ordinaire désertion en un engagement dans les batailles, véritable apax dans l'œuvre, qui prend la forme d'un déferlement vengeur de la « forêt en marche » (VR, 237). Cette descente insurrectionnelle aboutit à restaurer l'ordre naturel, et la communion avec lui de la civilisation paysanne, communion qui présente les caractères heureux de

la fusion mystique avec le monde : travail de la matière, obéissance et intégration dans la roue, mélange et ouverture, réalisation d'une communauté, avec, à la clé, une rédemption de l'écriture, instrument numéro un de l'avarice. Ainsi est refondée « *l'ère des noces sans péril de l'homme avec la terre mère* ». Mais l'Histoire va apporter un cruel démenti à cette utopie. Du moins Giono aura-t-il affirmé avec force que nulle organisation sociale et politique ne saurait réussir si elle ne prend effectivement en compte le *désir* des hommes, tel qu'il n'a cessé de le définir.

Comme dans les précédentes livraisons de la Série *Jean Giono*, le lecteur trouvera dans celle-ci une Bibliographie de la critique, sur *Les Vraies richesses* donc, ainsi qu'un Carnet critique offrant une recension des derniers travaux sur l'œuvre de Giono.

Laurent FOURCAUT

1. Pierre CITRON, *Giono 1895–1970* (Paris, Seuil, 1990), p. 242.